

# EN FAMILLE

Par Hector Malot

Elle s'allongea sur la fougère et se tassa dans un coin contre la moelleuse paroi des roseaux en fermant les yeux. Mais comme elle ne tarda pas à se sentir gagnée par un doux engourdissement, elle se remit sur ses jambes, car il ne lui était pas permis de s'endormir tout à fait, de peur de ne pas s'éveiller avant l'entrée aux ateliers.

Maintenant, le soleil était levé, et par l'ouverture exposée à l'orient, un rayon d'or entra dans l'aumuche qu'il illuminait ; au dehors, les oiseaux chantaient, et autour de l'ilot, sur l'étang, dans les roseaux, sur les branches des saules se faisait entendre une confusion de bruits, de murmures, de sifflements, de cris qui annonçaient l'éveil à la vie de toutes les bêtes de la tourbière.

Elle mit la tête à une ouverture et vit ces têtes s'ébattre autour de l'aumuche en pleine sécurité : dans les roseaux, des libellules volaient de çà et là ; le long des rives, des oiseaux piquaient de leurs becs la terre humide pour saisir des vers, et sur l'étang couvert d'une buée légère, une sarcelle d'un brun cendré, plus mignonne que les canes domestiques, nageait entourée de ses petits qu'elle tâchait de maintenir près d'elle par des appels incessants, mais sans y parvenir, car ils lui échappaient pour s'élaner à travers les nénuphars fleuris où ils s'empêtraient, à la poursuite de tous les insectes qui passaient à leur portée. Tout à coup, un rayon bleu rapide comme un éclair l'éblouit, et ce fut seulement après qu'il eut disparu qu'elle comprit que c'était un martin-pêcheur qui venait de traverser l'étang.

Longtemps, sans un mouvement qui, en trahissant sa présence, aurait fait envoler tout ce monde dans la prairie, elle resta à sa fenêtre à le regarder. Comme tout cela était joli dans cette fraîche lumière, gai, vivant, amusant, nouveau à ses yeux, assez féérique pour qu'elle se demandât si cette île, avec sa hutte, n'était point une petite arche de Noé !

A un certain moment elle vit l'étang se couvrir d'une ombre noire qui passait capricieusement, agrandie, rapetissée sans cause apparente, et cela lui parut d'autant plus inexplicable que le soleil, qui s'était élevé au-dessus de l'horizon, continuait de briller radieux dans le ciel sans nuage. D'où pouvait venir cette ombre ? Les étroites fenêtres de l'aumuche ne lui permettant pas de s'en rendre compte, elle ouvrit la porte et vit qu'elle était produite par des tourbillons de fumée qui passaient avec la brise, et venaient des hautes cheminées de l'usine où déjà les feux étaient allumés pour que la vapeur fût en pression à l'entrée des ouvriers.

Le travail allait donc bientôt commencer, et il était temps qu'elle quittât l'aumuche pour se rapprocher des ateliers. Cependant, avant de sortir elle ramassa un journal posé sur le billot qu'elle n'avait pas aperçu, mais que la pleine lumière qui sortait par la porte ouverte lui montra, et machinalement elle jeta les yeux sur son titre : c'était le *Journal d'Amiens* du 25 février précédent, et alors elle fit cette réflexion que de la place qu'occupait ce journal sur le seul siège où l'on pouvait s'asseoir, aussi bien que de sa date, il résultait la preuve que depuis le 25 février l'aumuche était abandonnée et que personne n'avait passé sa porte.

## XVI

Au moment où sortant de l'oseraie elle arrivait dans le chemin, un gros sifflet fit entendre sa voix rauque et puissante au-dessus de l'usine, et presque aussitôt d'autres sifflets lui répondirent à des distances plus ou moins éloignées, par des coups également rythmés.

Elle comprit que c'était le signal d'appel des ouvriers qui partait de Maraucourt, et se répétait de villages en villages, dans toutes les usines, annonçant à leur maître que partout en même temps on était prêt pour le travail.

Alors, craignant d'être en retard, elle hâta le pas, et en entrant dans le village elle trouva toutes les maisons ouvertes ; sur les seuils, des ouvriers mangeaient leur soupe, debout, accostés au chambranle de la porte ; dans les cabarets d'autres buvaient, dans les cours, d'autres se débarbouillaient à la pompe ; mais personne ne se dirigeait vers l'usine, ce qui signifiait assurément qu'il n'était pas encore l'heure d'entrer aux ateliers, et que, par conséquent, il n'avait pas à se presser.

Mais trois petits coups qui sonnèrent à l'horloge, et qui furent aussitôt suivis d'un sifflement plus fort, plus bruyant que les précédents firent instantanément succéder le mouvement à cette tranquillité : des maisons, des cours, des cabarets, de partout, sortit une foule compacte qui emplit la rue comme l'eût fait une fourmilière, et cette troupe d'hommes, de femmes, d'enfants, se dirigea vers l'usine ; les uns fumant leur pipe à toute vapeur ; les autres mâchant une croûte hâtivement en s'étouffant ; le plus grand nombre bavardant bruyamment : à chaque instant, des groupes débouchaient des ruelles latérales et se mêlaient à ce flot noir qu'ils grossissaient sans le ralentir.

Dans une poussée de nouveaux arrivants Perrine aperçut Rosalie en compagnie de la Noyelle, et en se faulant elles les rejoignit :

— Où donc que vous étiez ? demanda Rosalie surprise.

— Je me suis levée de bonne heure pour me promener un peu.

— Ah ! bon. Je vous ai cherchée.

— Je vous remercie bien ; mais il ne faut jamais me chercher, je suis matineuse.

On arrivait à l'entrée des ateliers, et le flot s'engouffrait dans l'usine, sous l'œil d'un grand homme, maigre, qui se tenait à une certaine distance de la grille, les mains dans les poches de son veston, le chapeau de paille rejeté en arrière, mais la tête un peu penchée en avant de façon que personne ne défilât devant lui sans qu'il le vit.

— Le Mince, dit Rosalie, d'une voix sifflée.

Mais Perrine n'avait pas besoin de ce mot ; avant qu'il lui fut jeté, elle avait deviné le directeur Talouel.

— Est-ce qu'il faut que j'entre avec vous ? demanda Perrine.

— Bien sûr.

Pour elle le moment était décisif, mais elle se raidit contre son émotion : pourquoi ne voudrait-il pas d'elle puisqu'on acceptait tout le monde ?

Quand elles arrivèrent devant lui, Rosalie dit à Perrine de la suivre et, sortant des rangs de la foule, elle s'approcha sans paraître intimidée :

— M'sieu le directeur, dit elle, c'est une camarade qui voudrait travailler.

Talouel jeta un rapide coup d'œil sur cette camarade :

— Dans un moment nous verrons, répondit-il.

Et Rosalie, qui savait ce qui convenait de faire, se plaça à l'écart avec Perrine.

A ce moment, un brouhaha se produisit à la grille et les ouvriers s'écartèrent avec empressement, laissant le passage libre au phaéton de M. Vulfran, conduit par le même jeune homme de la veille : bien que tout le monde sût qu'il ne pouvait pas voir, toutes les têtes d'hommes se découvrirent devant lui, tandis que les femmes saluaient d'une courte révérence.

— Vous voyez qu'il n'arrive pas le dernier, dit Rosalie.

Le directeur fit quelques pas pressés au devant du phaéton :

— M. Vulfran, je vous présente mon respect, dit-il, le chapeau à la main.

— Bonjour, Talouel.

Perrine suivit des yeux la voiture qui continuait son chemin, et quand elle les ramena sur la grille, elle vit successivement passer les employés qu'elle connaissait déjà : Fabry l'ingénieur, Bendit, Membreu et d'autres que Rosalie lui nomma.

Cependant la cohue s'était éclaircie, et maintenant ceux qui arrivaient couraient, car l'heure allait sonner.

— Je crois bien que les jeunes vont être en retard, dit Rosalie à mi-voix.

L'horloge sonna, il y eut une dernière poussée, puis quelques retardataires parurent à la queue-leu-leu, essouffés, et la rue se trouva vide ; cependant Talouel ne quitta pas sa place et, les mains dans les poches, il continua à regarder au loin, la tête haute.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis apparut un grand jeune homme qui n'était pas un ouvrier, mais bien un monsieur, beaucoup plus monsieur même par ses manières et sa tenue soignée que l'ingénieur et les employés ; tout en marchant à pas hâtés, il nouait sa cravate, ce qu'il n'avait pas eu le temps de faire évidemment.

Quand il arriva devant le directeur, celui-ci ôta son chapeau comme il l'avait fait pour M. Vulfran, mais Perrine remarqua que les deux saluts ne se ressemblaient en rien.

— M. Théodore, je vous présente mon respect, dit Talouel.

Mais bien que cette phrase fût formée des mêmes mots que celle qu'il avait adressée à M. Vulfran, elle ne disait pas du tout la même chose, cela était évident aussi.

— Bonjour, Talouel. Est-ce que mon oncle est arrivé ?

— Mon Dieu oui, M. Théodore, il y a bien cinq minutes.

— Ah !

— Vous n'êtes pas le dernier ; c'est M. Casimir qui aujourd'hui est en retard, bien que comme vous il n'est pas été à Paris ; mais je l'aperçois là-bas.

Tandis que Théodore se dirigeait vers les bureaux, Casimir avançait rapidement.

Celui-là ne ressemblait en rien à son cousin, pas plus dans sa personne que dans sa tenue ; petit, raide, sec ; quand il passa devant le directeur, cette raideur se précisa dans la courte inclination de tête qu'il lui adressa sans un seul mot.

Les mains toujours dans les poches de son veston, Talouel ! lui présenta aussi son respect, et ce fut seulement quand il eut disparu qu'il se tourna vers Rosalie :

— Qu'est-ce qu'elle sait faire, ta camarade ?

Perrine répondit elle-même à cette question :

— Je n'ai pas encore travaillé dans les usines, dit-elle d'une voix qu'elle s'efforça d'affermir.

Talouel l'enveloppa d'un rapide coup d'œil, puis s'adressant à Rosalie :